

époux et crut que c'était les couleurs de la santé ; et le nouvel éclat qui brillait dans ses yeux fut pour elle l'expression du bonheur qu'il éprouvait. Jamais il n'entra dans l'esprit de la jeune femme que ces signes étaient de très dangereux indices précurseurs d'une inévitable et perfide maladie.

Quand à Philippe Jocelyn, il ne se plaignait jamais. Si après un temps de galop dans le bois de Boulogne il sentait son cœur battre d'une vitesse fébrile et la transpiration ardente qui inondait son visage, il donnait peu d'attention à ces indices de faiblesse. L'amointrissement de ses forces n'avait rien de sinistre pour lui, peu lui importait : c'était peut-être la chose la plus heureuse qui pouvait lui arriver.

Le comte de Haughton garda le secret de ses sensations, sur ce point comme sur tous les autres, et il remplissait tous les devoirs de sa position avec autant d'assiduité que s'il eût été l'homme le plus heureux et le plus fort de Paris. Il faisait tout ce qu'on lui demandait de faire. Il montait à cheval et se promenait en voiture avec sa femme au bois de Boulogne et dans toutes les charmantes régions des environs ; il flânait dans les magasins de la rue de la Paix et du boulevard des Italiens, accompagnait Laure dans toutes ses visites, et la suivait à l'Opéra. Il l'aimait et éprouvait une sorte de joie à son bonheur, bien que le poids dont son esprit était accablé ne fût jamais moins lourd à porter, bien que l'ombre sombre et triste qui le poursuivait sans relâche ne pût être chassée par rien.

Un matin Laure dit à son mari avec un rire joyeux :  
 « Je vais encore faire de vous une victime, mais vous allez me promettre d'être patient et de subir encore une fois mon caprice.

—Que désirez-vous de moi, ma chérie ?

—J'ai besoin que vous me consacriez toute une journée au Louvre. Je désire voir tous les tableaux, les tableaux modernes surtout. Je me rappelle tous les Rubens, car je les ai vus il y a trois ans pendant mon séjour à Paris avec mon grand-père. Je préfère les tableaux modernes, Philippe, et j'ai besoin que vous me renseigniez au sujet des artistes, et ce que je dois admirer, et toutes choses de ce genre.

Lord Haughton n'avait jamais rien refusé à sa femme, donc il accéda à sa demande, et Laure s'éloigna pour courir à son cabinet de toilette comme une jeune pensionnaire qui aurait supplié pour obtenir un jour de vacance et aurait gagné sa cause. Elle revint au bout de dix minutes environ dans une toilette des plus fraîches, d'un bleu clair et doux comme un ciel de printemps, des gants gris perle, des bottines, une ombrelle et un chapeau qui semblaient avoir été faits de papillons azurés.

Philippe Jocelyn mit son chapeau.

C'était une délicieuse matinée du commencement de mars ; car le mois de mars à Paris est plus agréable que le mois de mai à Londres. Il eût été absurde d'aller en voiture par une telle matinée, quand il n'y avait que la place de la Concorde et les les Tuileries entre la demeure de la comtesse et le but de sa course, aussi Laure prit le bras de son mari et marcha avec lui à travers la vaste place et sous les nouveaux bourgeons des marronniers des Tuileries.

La besogne de Jocelyn n'était pas légère ce jour-là, car Laure aimait les tableaux, d'une façon superficielle et en amateur frivole, courant d'une toile à une autre, semblable à une chenille à l'esprit inconstant et qui est charmée par les myriades de fleurs d'un parterre sans fin.

Le comte de Haughton fut obligé de s'asseoir de temps à autre sur les larges banquettes recouvertes de velours, car les battements fiévreux et précipités de son cœur se reproduisaient souvent et pour la plus petite cause.

A la fin, Laure s'arrêta devant un tableau qu'elle dit préférer à tout ce qu'elle avait vu dans la galerie.

Philippe Jocelyn était assis au milieu du salon avec les spectateurs fatigués, lorsque la comtesse fit cette découverte. Elle courut immédiatement à son mari pour l'amener regarder ce tableau. C'était une tête de jeune personne, extrêmement bien faite et très soignée

par un artiste moderne, et lord Haughton approuva languissamment le goût de sa femme.

« Oh ! que je voudrais que vous pussiez vous procurer une copie de ce tableau, Philippe, dit Laure d'un air suppliant ; je voudrais tant en avoir une pour l'accrocher aux murs de mon cabinet de toilette à Jocelyn's-Rock. Je me demande qui a peint cette charmante figure ? »

Il y avait un jeune artiste qui travaillait avec ardeur devant son chevalet, et qui copiait un grand sujet religieux qui se trouvait placé près de la toile tant admirée par Laure.

Le comte de Haughton demanda à ce jeune homme s'il connaissait le nom du peintre qui avait fait cette tête de jeune personne.

« Ah ! mais oui, monsieur, répondit le peintre avec une politesse empressée, c'est l'œuvre d'un de mes amis : un jeune Anglais, dont la réputation est presque universelle à Paris.

—Et son nom, monsieur ?

—Il se nomme Kerstall, Frédérick Kerstall ; c'est le fils d'un vieux peintre qui se nomme aussi Kerstall, et qui a eu une grande célébrité en Angleterre, il y a bien des années.

—Kerstall ! s'écria Laure avec ardeur ; M. Kerstall. Mais c'est M. Kerstall qui a fait le portrait de mon père ; je l'ai entendu dire et redire à mon grand-père, et il l'a emporté en Italie, en promettant de le rapporter à son retour après un an ou deux d'étude ; oh ! Philippe, que je voudrais voir ce vieux M. Kerstall, parce que, voyez-vous, il se peut qu'il ait conservé ce portrait jusqu'à ce jour, et j'aimerais tant à avoir le portrait de mon père, alors qu'il était jeune, et avant que les ennuis d'une longue vie l'aient changé, » dit Laure avec une certaine tristesse.

Bientôt elle se retourna vers l'artiste français, et lui demanda où demeurait M. Kerstall le père et s'il y avait moyen de le voir.

Le peintre leva les épaules et contracta ses lèvres d'un air méditatif.

« Mais, madame, dit-il, ce M. Kerstall père, est très vieux, et il y a longtemps qu'il a cessé de faire de la peinture. On disait même qu'il était un peu en enfance, qu'il ne se souvenait pas des circonstances les plus simples de sa vie. D'autres personnes affirment que sa mémoire ne lui fait pas défaut complètement, et qu'il critique encore très sévèrement les ouvrages. »

Le Français aurait continué encore plus longtemps sur ce sujet, mais Laure était trop impatiente pour être polie ; elle l'interrompit en lui demandant l'adresse de Kerstall.

L'artiste sortit de sa poche une de ses cartes à lui et y écrivit au crayon l'adresse demandée.

« C'est de l'autre côté de l'eau, madame, dans la rue Gaillon, au-dessus du bureau d'un journal, dit-il en présentant la carte à Laure. Je ne crois pas que vous éprouviez de grande difficulté à trouver la maison. »

Laure remercia l'artiste, prit le bras de son époux et s'éloigna avec lui.

« Je ne tiens pas à voir d'autres tableaux aujourd'hui, Philippe, dit-elle, mais... oh ! que je voudrais que vous consentissiez à me conduire d'abord à l'atelier de M. Kerstall ; vous me ferez un si grand plaisir, Philippe, en me répondant oui.

—Quand ai-je jamais répondu non à toutes choses que vous ayez cru devoir me demander, Laure ? Nous allons nous rendre chez M. Kerstall immédiatement si vous le désirez. Mais pourquoi, chère amie, êtes-vous si impatiente de voir ce vieux portrait de votre père ?

—Parce que j'ai besoin de voir comment il était avant d'être allé aux Indes. J'ai besoin de voir ce qu'il était, jeune et beau, avant que le monde l'ait endurci. Ah ! Philippe, depuis que nous nous sommes connus et aimés, il me semble que je ne tiens et ne pense à personne qu'à vous sur cette terre immense. Mais, avant ce moment, j'avais un très grand chagrin au sujet de mon père. Je m'attendais à le trouver si affectueux pour moi. J'avais échauffé tant de choses sur l'espoir de son retour, je croyais que nous serions plus unis et plus chers l'un pour l'autre, comme jamais père et fille n'avait été jusque-là.

## Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.